

A close-up, high-contrast photograph of a man's face, focusing on his mouth and chin. His lips are severely injured and have been sutured with dark thread. The skin is pale and shows signs of trauma, including a tear on the cheek and a small amount of blood near the lip. The background is dark, making the subject's face the central focus.

**Marilou
Addison**
**BOUCHE
COUSUE**



ÉDITIONS DE MORTAGNE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Bouche cousue / Marilou Addison.

Noms: Addison, Marilou, 1979- auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20190021209 | Canadiana
(livre numérique) 20190021217 | ISBN 9782897920098 | ISBN
9782897920104 (PDF) | ISBN 9782897920111 (EPUB)

Classification: LCC PS8551.D336 B68 2019 | CDD C843/.6—dc23

Édition

Les Éditions de Mortagne
Case postale 116
Boucherville (Québec)
J4B 5E6
editionsdemortagne.com

Tous droits réservés

Les Éditions de Mortagne
© Ottawa 2019

Illustration en couverture

© Kinos.ca

Mise en pages

Ateliers Prêt-Pressé

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale de France
3^e trimestre 2019

Imprimé au Canada

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

Marilou Addison

**BOUCHE
COUSUE**



ÉDITIONS DE MORTAGNE

Pour Fred, comme promis...



Dimanche soir

On n'y voyait rien, avec toute cette pluie. J'aurais dû mettre mes lunettes, aussi, avant de quitter la maison. Il faisait déjà noir, malgré ce début de juin, et les phares des voitures créaient un halo éblouissant sur la route.

Ce n'était pas entièrement ma faute, il faut dire...

Si je n'avais pas eu à tout faire, chez moi, je n'aurais pas oublié d'aller acheter ce qu'il me fallait, ce matin-là. Puisque ça m'était complètement sorti de la tête, j'ai dû retourner au magasin en soirée. Pour la bonne raison que je ne recevais aucune aide. Charlie n'allait certainement pas lever le petit doigt pour me rendre le moindre service. Pas qu'il fût paresseux... Seulement, il n'était pas

le premier à se proposer pour faire quoi que ce soit. De toute manière, je n'attendais strictement rien de sa part, alors ce n'est pas comme si ça me surprenait. N'empêche, j'avais besoin de soutien. Il allait bientôt falloir que je m'occupe de ça.

Les fois où j'avais dû sortir à plus d'une occasion dans la journée pour aller acheter ce qui manquait commençaient drôlement à s'accumuler. Peut-être aurais-je dû voir un médecin pour ces trous de mémoire? Même si ça me paraissait être un simple problème de charge mentale. En gros, je m'en mettais trop sur les épaules.

Évidemment, n'importe qui m'aurait dit que faire un peu de ménage m'aurait sûrement aidée à mieux m'organiser. Sauf que je ne pouvais pas. Ça aurait impliqué de me débarrasser de tant de choses. Dont certaines ne devraient jamais se retrouver hors de chez moi. Pour des tas de raisons. Peu importe. De toute façon, l'opinion des autres sur mon problème d'accumulation compulsive, comme on me l'a déjà répété, ne me fait ni chaud ni froid. Les jugements de valeur sur mon mode de vie ne me touchent pas du tout. Ou si peu.

Pas avant que l'incident n'arrive, devrais-je dire...

Quand je me suis engagée sur la voie d'accotement, avec mon bolide datant de plusieurs années,

mais encore très correct pour l'utilisation que j'en faisais, je n'ai pas vu venir la voiture. Elle était dans mon angle mort.

C'était sûrement un signe.

J'ai entendu le bruit de son klaxon et c'est ce qui m'a fait sursauter de la sorte. Normalement, je ne suis pas nerveuse, au volant. Mais, ce soir-là, j'imagine que j'étais fatiguée. Qui ne l'aurait pas été, dans ma situation ?

Je venais de me taper une soirée affreuse, à tenter de déplacer des meubles du salon, alors qu'une émission jouait tranquillement pour un Charlie indifférent. Un truc sur des gros qui veulent perdre du poids, mais qui continuent de s'empiffrer dès que le médecin a le dos tourné. Comme si la caméra n'allait pas capter leurs moindres faits et gestes. Je soupçonne ces personnes d'être soit inconscientes, soit idiotes. Et je finis toujours par conclure que la deuxième hypothèse est la bonne.

Bref, j'avais les bras en compote. Un mal de tête me vrillait les tempes et, pour couronner le tout, Charlie ne m'avait pas fait penser à acheter des sacs de plastique.

J'en avais besoin.

Tout de suite.

Je ne pouvais pas attendre au lendemain. Sauf qu'à cette heure, un dimanche soir, il ne me restait pas beaucoup de possibilités. Je savais que seuls un dépanneur ou une épicerie seraient ouverts. Et encore... J'aurais bien fait une rapide recherche sur Internet pour m'en assurer, mais ma connexion venait d'être coupée. Une histoire de facture non réglée. J'avais demandé à Charlie de m'avertir, lorsque je devais payer les comptes, mais il oubliait constamment. À moins que ce ne soit moi qui aie égaré la facture quelque part dans la maison?

Chose certaine, comme j'avais enfin pris la situation en main, un technicien devait venir nous rebrancher dans les jours qui suivraient. J'en avais vraiment ma claque, de Charlie et de sa nonchalance. Mais j'avais bien d'autres chats à fouetter, ce soir-là. Il devrait attendre...

Je n'ai lâché le volant qu'une fraction de seconde. Juré. Je ne l'ai pas fait exprès. Pas que je m'en sois voulu, de toute manière. J'étais plutôt indifférente. Sauf que ça allait m'occasionner davantage de problèmes. Je l'ai senti à la seconde où ma voiture a fait une embardée vers la droite. Vers ce piéton qui ne m'a jamais vue venir. Non mais, que fabriquait-il là, aussi, alors qu'il était si tard? J'ai pourtant tenté de freiner. Sans succès. J'aurais dû faire changer les freins il y avait un

moment, déjà. Pas besoin d'ajouter que je n'avais pas encore eu le temps de m'en charger...

Lorsque je me suis enfin arrêtée, je savais que le corps du piéton ne se trouvait plus à l'avant du véhicule, mais qu'il avait glissé sous celui-ci, entre les deux roues. Assez difficile d'aller le repêcher. C'est pourquoi j'ai décidé de peser encore un peu sur l'accélérateur. Il serait plus facile pour moi de hisser le corps dans le coffre si je me contentais de passer dessus pour le dépasser. Bon, c'est vrai que mon coffre déjà plein risquait de déborder, mais je n'avais pas tellement le choix.

En soupirant, je suis sortie en laissant le moteur fonctionner. Après tout, il n'était pas question de m'éterniser. J'allais faire vite, alors pourquoi éteindre mon moteur ? J'étais tout de même légèrement curieuse de découvrir sur qui je venais de rouler, je l'avoue. J'habitais dans cette ville depuis quatre ans et j'étais assez active dans la communauté. Je connaissais presque tout le monde. Ou, en tout cas, je me rappelais vaguement qui était lié à qui. Il faut dire que cette municipalité n'est pas immense. On en a vite fait le tour.

Mon arrivée avait créé un choc dans le quartier. Tout le monde me regardait de travers. Ç'a pris une bonne année avant qu'on cesse de me lancer des regards terrifiés, pour finalement m'étiqueter comme une simple bonne femme sans histoire.

Mes voisins se sont dégênés et ont voulu savoir si j'avais un mari. J'ai alors dû leur expliquer que celui-ci était malade. C'était pour ça qu'ils ne le voyaient jamais sortir de la maison. Contrairement à moi, qui étais de tous les événements. Marché aux puces, forum ou réunion de citoyens, Cercle de Fermières, j'allais fouiner un peu partout.

Il le fallait.

Je devais être au courant de tout.

Pour ne pas être prise au dépourvu.

Charlie disait que j'étais une vraie Germaine. Il pouvait bien penser ce qu'il voulait, je m'en fichais. Son opinion, je pouvais m'en passer.

Pour la maison, c'était différent. Nos voisins avaient toujours quelque chose à nous reprocher à son sujet. L'herbe était trop haute, les vitres trop encrassées, il y avait des odeurs nauséabondes. Rien ne les satisfaisait jamais. C'est qu'ils ne savaient pas ce que c'était que de s'occuper de tous les chats errants de la rue. Et les litières se remplissaient si vite. Sans compter que ça coûtait un bras à nourrir, ces petites bêtes là. Par chance, j'avais trouvé un arrangement plus qu'économique. Mes chats mangeaient de tout. Je les avais habitués à ça.

Pour en revenir au piéton... Comme je l'avais déduit, j'avais bel et bien roulé sur le corps, qui était

vaguement écrasé. Charlie aurait été très utile, à ce moment, et je me suis surprise à l'accuser, malgré son absence. Je me suis reprise rapidement, car ce n'était pas le temps de traîner dans le coin, et je me suis penchée pour tirer les pieds du cadavre vers moi. Il s'agissait d'un homme, ou plutôt d'un adolescent, à en juger par ses jambes musclées qui dépassaient des shorts qu'il portait. Il ne devait pas avoir plus de quinze ou seize ans.

Difficile d'en être certaine, leur puberté arrive si tôt, désormais. Cette nouvelle génération est à des lieues de la mienne. Il faut dire que les quarante ans qui nous séparaient avaient vu de l'eau couler sous les ponts. Avec tous ces OGM et la pollution de l'air, les filles ont leurs règles à dix ans, maintenant ! C'est la responsable du chœur de l'église qui me l'a dit. Moi-même, j'en ai été choquée. Et je ne suis pas facile à impressionner !

En soulevant le jeune jusqu'au coffre, j'ai espéré qu'il s'agissait d'un petit *bum* ou, à tout le moins, d'un ado susceptible de faire une fugue. Ce serait beaucoup plus simple si personne ne le cherchait. Après tout, un enfant de bonne famille n'aurait pas dû errer dans la rue à cette heure. Il n'était sûrement pas très net. Ça m'a soulagée un peu. Parce que, malgré mon habitude de la chose, je n'aimais pas l'idée d'avoir tué un enfant. Ce qu'il était toujours, au demeurant...

Son visage ne me disait rien et j'en suis venue à la conclusion qu'il n'allait pas très souvent à l'église avec ses parents. Sinon, je l'aurais reconnu. Impossible de m'en passer une. Je parlais à tout le monde. Je suis de nature très sociable. Ma mère m'a élevée de cette manière. Ça doit aussi être à cause de mon apparence joviale. Mon léger surpoids aide sur ce point. On fait si facilement confiance aux gens plus ronds.

Oh, pas que je sois grosse ! Je n'ai que quelques poignées d'amour. Sauf que je ne suis pas ce qu'on pourrait appeler une jolie femme, surtout qu'à mon âge, rares sont celles qui peuvent encore attirer les regards. Mais je ne suis pas désagréable à regarder, avec mes belles joues rouges et mes yeux vifs. C'est Charlie qui se plaisait à le dire. Pas dans ces mots-là, évidemment, mais je pouvais comprendre son non-verbal. Je savais que je lui plaisais. Je sais que, s'il n'avait pas été de type si renfermé, il aurait passé son temps à me répéter que c'est moi qui avais les plus beaux yeux de toute la ville ! Ah, ce Charlie...

J'ai eu un peu de difficulté à refermer le coffre, car, avec le corps de femme qui y était déjà recroquevillé, l'espace était plutôt restreint. Celle-ci avait beau être de corpulence normale, elle était si rigide que je ne parvenais pas à lui plier les genoux davantage pour faire entrer le second cadavre. J'ai donc dû mettre tout mon poids sur le couvercle,

et j'ai enfin entendu le petit clic signifiant que le coffre était clos.

En me laissant tomber sur mon siège, derrière le volant, je me suis dit que je m'embarquais dans une longue nuit, avec ces deux corps. Comme quoi un événement n'arrive jamais seul, il avait fallu que LA soirée où j'avais pris la difficile décision de me débarrasser de ce corps, couché dans mon coffre, je heurte un jeune sur le bord du chemin.

Mais ne dit-on pas *jamais deux sans trois*?

Ce soir-là, je n'ai tué personne d'autre, en fin de compte. Quoique l'envie d'éliminer Charlie m'ait tout de même traversé l'esprit. Mais je n'en ai pas eu l'occasion. Après avoir reculé ma voiture, je me suis réengagée sur la route, direction le dépanneur le plus près. Ce qui, dans ma municipalité, voulait quand même dire à plusieurs kilomètres. Comme je l'espérais, les rues étaient désertes et j'aurais été bien étonnée que qui que ce soit m'ait aperçue, quelques minutes plus tôt.

Le sol était mouillé, devant le magasin, et je n'ai pas fait réellement attention quand j'ai enjambé la flaque d'eau, en face de la porte. J'avais la tête ailleurs. J'étais en train de dresser une liste mentale de tout ce dont j'aurais besoin et que Charlie avait oublié de me dire : sacs de plastique, cordes, eau de Javel...

Il était plus que temps que je me munisse de nouveaux couteaux de cuisine, mais ce n'était pas là que j'en trouverais de bonne qualité. Pas que je n'aurais pas pu en trouver. Dans cette ville, les dépanneurs ressemblent plutôt à des magasins généraux. Les cannes à pêche avoisinent les marmites dans une rangée, tandis que les manteaux d'hiver sont souvent placés juste à côté des petites culottes. J'ai quand même pris le temps de passer devant les couteaux. Au cas où. Mais, comme prévu, aucun ne m'a fait de l'œil. De toute manière, je ne savais pas combien contenait notre compte en banque.

Mes allocations d'invalidité n'avaient jamais été très élevées et, puisque Charlie n'avait pas travaillé depuis un moment, nos économies ne nous permettaient pas de faire des folies, disons... Heureusement que j'avais considéré d'autres options pour subvenir à nos besoins. J'ai déposé mes articles sur le comptoir et salué gentiment Henri, le commis et fils du propriétaire. Henri s'occupait de la caisse en soirée, car il allait à l'école pour les adultes, durant la journée. Il avait plus de trente ans et, pourtant, il n'avait pas encore son diplôme d'études secondaires. C'est qu'il n'avait jamais été très bon en classe.

C'est sa mère, Colette, qui me l'avait dit, lors de la réunion du Cercle de Fermières. J'aurais aimé éprouver de l'empathie pour elle et son mari, mais

sa manie de se stationner trop près de ma propre voiture m'en avait enlevé le goût il y avait bien longtemps. On aurait juré qu'elle le faisait exprès. Pourtant, je m'arrangeais pour qu'il y ait un grand espace entre sa place et la mienne, et je m'assurais de ne pas déborder des lignes jaunes. Rien à faire. Chaque fois que je revenais vers mon véhicule, le sien était garé si près que j'avais de la difficulté à ouvrir ma portière.

Un jour ou l'autre, il allait falloir que je trouve une solution à ce problème...

Henri m'a répondu avec un grand sourire. Cet homme m'a toujours semblé un peu bête. Mais sympathique. Il a voulu faire la conversation et je l'ai laissé parler quelques minutes, malgré ma fatigue.

— Y fait pas beau, hein, m'dame Ross? Vous auriez dû rester chez vous!

— Hum... c'est aussi ce que je me suis dit. Mais j'avais pas le choix, Henri. J'avais besoin de... certaines choses.

— Et vous avez tout trouvé? On a aussi des cigares en spécial, vous savez. Y m'semble que vous disiez que votre mari les aimait. La dernière fois, vous lui en aviez acheté...

— Il a arrêté de fumer. Mais merci, Henri. Je vais le saluer de ta part.

Sans lui donner le temps de répliquer, j'ai tendu le montant exact que je lui devais et je suis ressortie. Avec ce genre de personnes, il faut couper court à la discussion et ne pas trop les encourager. Sinon, j'aurais passé encore une heure dans ce dépanneur. Ce qui était tout à fait hors de question.

Dans mon dos, je l'ai entendu me souhaiter une bonne nuit et j'ai malencontreusement tourné la tête dans sa direction. J'avais déjà ouvert la porte et j'ai posé un pied à l'extérieur. Directement dans la large flaque d'eau. C'est ce qui a causé ma perte. Le liquide a pénétré dans ma chaussure à talon sans rencontrer aucune résistance, puisque je ne portais qu'un bas très mince. J'ai sûrement essayé de reculer pour me retenir. Mon corps était incliné vers l'arrière.

Un faux mouvement. C'est tout ce qu'il a fallu. J'ai évidemment basculé. Une petite chute, rien de plus banal. Mais pas pour une femme de ma taille ni de mon poids. Surtout si elle souffre d'un peu d'ostéoporose. C'est bien écrit sur mon pot de pilules: si je ne prends pas mes médicaments régulièrement, mes os vont devenir aussi fragiles que du verre. Ils sont déjà troués de partout...

BOUCHE COUSUE

Le pire était donc à prévoir. J'ai entendu le craquement avant de vraiment ressentir de la douleur. Mais j'ai dû pousser un cri rauque, car Henri est sorti du magasin, les yeux exorbités. Il a aussitôt tenté de me soulever, sans succès. Je l'ai repoussé pour qu'il me laisse tranquille, ma souffrance étant intolérable. À ce moment, mon seul désir était de rejoindre ma voiture. Je ne voulais pas voir qu'il me serait impossible de conduire dans cet état. Henri est retourné à l'intérieur et, quand il a reparu, tout fier de lui, il m'a annoncé que l'ambulance allait arriver.

J'aurais volontiers fait échanger sa place à ce cher Henri, contre celle d'un des cadavres, toujours dans mon coffre. À lui de choisir lequel...

Parce que tout le problème résidait là, désormais. Si ma cheville était réellement cassée, comme je le craignais, comment allais-je faire pour m'occuper convenablement des corps? Ce n'est certainement pas Charlie qui allait m'aider sur ce coup-là. Cet insignifiant tout juste bon à m'encombrer!

J'étais si en colère que je me suis mise à hurler après Henri, qui a pris peur. Il se tenait loin de moi, les sourcils froncés et la bouche grande ouverte. Il avait l'air encore plus débile que d'habitude, si la chose est possible. Heureusement, les portières de ma voiture étaient bien verrouillées et j'ai eu

BOUCHE COUSUE

la présence d'esprit de cacher les clés dans mon soutien-gorge, pour qu'on ne me les enlève pas pendant mon transport en ambulance. Henri était du genre à me proposer de ramener ma voiture chez moi...

J'ai fermé les yeux et j'ai laissé les ambulanciers m'embarquer. Je n'avais pas le choix, de toute manière. Je devais vraiment être épuisée, car je me suis même endormie en chemin, pour ne me réveiller qu'à mon arrivée à l'hôpital.

Où les choses n'ont fait qu'empirer...



Lundi matin

On m'a donné un calmant, à l'hôpital, et je me suis rendormie aussitôt. J'en ai même oublié d'appeler à la maison pour laisser un message à Charlie. Personne n'a paru avoir pensé non plus à aviser mes proches.

J'ai sombré dans un sommeil rempli de cauchemars, où j'imaginai le visage des policiers et leur réaction, si ceux-ci se risquaient à ouvrir le coffre de ma voiture. Leur air écœuré devant les corps en décomposition.

Lorsque je me suis réveillée pour de bon, j'ai refusé qu'on me donne d'autres calmants. Ils m'abrutissaient. Les infirmières se sont un peu obstinées avec moi; à cause de leur insistance, je n'ai pas décoléré de tout mon séjour. Me voir

forcée de me déplacer dans ce foutu fauteuil roulant a failli être la goutte qui ferait déborder le vase. Mais j'ai réussi à me contenir. Heureusement que j'ai reçu une bonne éducation. Pas question de faire une crise en public.

Quand le lendemain matin s'est pointé le bout du nez, j'avais encore plus mal à la tête et mes joues étaient rugueuses comme du papier sablé. Je devais retourner chez moi le plus tôt possible. Je n'avais rien à faire là et je me demandais pourquoi on me gardait encore sur place. J'ai tenté d'appeler une infirmière, mais, par un malheureux effet du hasard, elles semblaient toutes avoir disparu en même temps. Ou, en tout cas, elles se cachaient de moi.

Ça m'apparaissait évident.

De plus en plus impatiente, j'ai décidé de prendre les choses en main et de me lever par moi-même. En repoussant mes couvertures, j'ai remarqué qu'on ne m'avait pas enfilé à mon insu une de ces ridicules jaquettes d'hôpital bleues. Ça m'a rassurée de penser que personne ne m'avait vue nue. Il m'aurait ensuite fallu répondre à des milliers de questions.

Quand j'ai posé mon pied blessé sur le sol, j'ai su que je ne pourrais pas me débrouiller sans l'aide de quelqu'un. J'étais définitivement en colère et le

fait de m'effondrer par terre n'a pas amélioré mon humeur. J'ai eu beau gueuler à en perdre la voix, personne ne s'est présenté à ma porte. Quel beau système de santé!

J'étais frustrée, mais le somnifère devait encore faire effet, puisque j'ai fini par m'assoupir, directement sur le plancher. C'est la préposée aux repas qui m'a trouvée, alors qu'elle venait me porter mon plateau pour le déjeuner. Elle s'est exclamée si fort que j'ai ouvert les yeux, un peu nauséuse.

— Ma... madame? Mais qu'est-ce que vous faites là?! Vous devez rester dans votre lit! m'a ensuite lancé une des trois infirmières venues me prêter main-forte. N'essayez plus de vous lever! Franchement...

À l'entendre, c'était presque ma faute si j'étais tombée. Je ne me suis pas sentie coupable. J'avais d'autres chats à fouetter.

Et pas que des chats, d'ailleurs...

J'ai tenté de me plaindre d'être cloîtrée ici, mais la seule infirmière qui était restée sur place m'a dit que quelqu'un devait venir me voir avant que le docteur me signe mon départ.

J'ai réfuté ce dernier commentaire, en chialant que je n'avais pas besoin qu'on me signe quoi que ce soit pour foutre le camp. Mais, avec ma cheville

boursouflée, je ne pouvais pas vraiment m'obstiner. Là-dessus, l'infirmière avait bien raison.

De retour dans le lit, j'ai fixé le plafond en essayant de planifier ma journée. Départ de l'hôpital; récupération de ma voiture; vérification de l'état du contenu du coffre; et, enfin, évacuation des corps. Une chose à la fois, selon ma fatigue et la facilité avec laquelle je parviendrais à me déplacer, malgré ma blessure.

J'en étais à me demander si les lames de mes couteaux étaient assez affilées quand un homme, trentaine avancée, cheveux bruns et visage sans intérêt, a pénétré dans la chambre que j'occupais. Ce n'était pas un médecin. Je l'ai tout de suite su en le regardant fouiller dans sa mallette pour en sortir un document. Il n'avait pas l'air d'avoir passé soixante-douze heures d'affilée à soigner des patients, lui.

L'homme s'est approché de moi et s'est présenté.

— Bonjour, ma... madame Ross.

J'aurais dû me la fermer, mais j'étais déjà à cran, alors je n'ai pas pu m'empêcher de marmonner :

— Pourquoi cette hésitation ?

— Désolé, je... je m'attendais pas à... Peu importe. Je m'appelle Frédéric Bachand et je suis assistant social.

BOUCHE COUSUE

— OK, et alors ?

— En fait, si je suis ici, c'est pour m'assurer que votre retour chez vous, malgré votre jambe, se fera de la manière la plus facile possible. C'est jamais évident de circuler avec un fauteuil roulant et nous avons un nouveau programme, en lien avec le CLSC, qui permet aux résidents de la municipalité de...

— Je vais me débrouiller.

— Bien sûr, mais, vu votre blessure, nous allons tout de même vous rendre une petite visite, dans les jours suivant votre retour à la maison. Juste pour vérifier que...

— J'AI PAS BESOIN D'AIDE !

L'homme a haussé les sourcils et j'ai compris qu'il ne me laisserait pas tranquille si aisément. J'avais donc deux choix : acquiescer et lui faire plaisir, ou refuser de collaborer et me mettre davantage dans la merde. Mon corps devait être en train de se désintoxiquer de tous ces médicaments administrés sans mon consentement, car je n'étais pas en état de lui parler de ma vie. Encore moins de lui dire qu'il avait raison, pour le fauteuil roulant...

C'est pourquoi j'ai préféré me remettre à chialer qu'il n'avait rien à faire dans la pièce et

que tout ce que je voulais, c'était m'en aller au plus vite. L'homme a essayé de calmer le jeu, mais je ne l'écoutais déjà plus que d'une oreille.

— Allons, madame Ross. Avec ce fauteuil, vous allez vous rendre compte de la difficulté que vous aurez à vous déplacer. C'est une question de sécurité. Nous allons simplement vous faire une visite de courtoisie. De toute manière, je nous fixe un rendez-vous demain matin, neuf heures, à votre domicile.

L'imbécile. Il n'était pas question de le laisser faire. J'allais devoir le tuer. Lui aussi. De toute façon, mes chats n'avaient presque plus de nourriture. Il faudrait que je me réapprovisionne. Ouais... c'était ça, mes autres options, pour qu'ils ne crèvent pas de faim. Ces pauvres petites bêtes.

J'avais un seul problème, ce fichu fauteuil. Et peut-être aussi ma cheville cassée. Enfin, l'assistant social a fini par me foutre la paix et partir, non sans avoir répété pour la énième fois qu'il me verrait le lendemain, sans faute. Je lui ai crié que sa visite, il pouvait se la mettre dans le...

En tout cas. Il a disparu de ma vue. Par la suite, les événements se sont enchaînés. Le docteur est entré en coup de vent dans ma chambre et en est ressorti aussi vite, après m'avoir confirmé que j'avais bel et bien la cheville cassée. Que, si je ne

voulais vraiment pas de fauteuil, je devrais louer des béquilles à la pharmacie et porter une botte de marche en plastique, qu'on m'installerait pour au moins un mois. À la suite de quoi je devrais revenir passer de nouvelles radiographies, pour vérifier si la guérison allait bon train.

C'était un truc lourd, en plastique gris. Au travers, on pouvait apercevoir mon bas, que personne ne m'avait retiré. Je préférais ça à un plâtre. Ainsi, je pourrais enlever l'attelle, si je voulais me laver, mais je devais tout de même faire attention à ne pas marcher sur ce pied. Sinon, il pourrait mettre encore plus de temps à guérir.

Tout cela m'angoissait énormément. Et, quand j'éprouve de l'anxiété, mes compulsions prennent le dessus. Je ne peux pas les contrôler. C'est pour ça qu'avant de partir enfin de l'hôpital, j'ai profité de mon séjour pour ramasser ce que je pouvais et le cacher au fond de mon sac à main: une boîte de mouchoirs, des journaux de la veille et du jour, quelques débarbouillettes et le drap housse de mon lit. Personne ne s'est rendu compte de rien. Du moins, personne n'a rien dit. En plus, j'ai toujours un gros sac sur moi, au cas où je devrais transporter plusieurs objets...

Aidée d'une infirmière qui poussait le fauteuil roulant dans lequel on m'avait installée temporairement, je me suis dirigée vers la pharmacie de

l'hôpital, qui se situait près des portes d'entrée. Le temps n'était pas plus beau que la veille et les planchers étaient luisants des traces de pas de tous les visiteurs qui entraient et sortaient, sans s'essuyer les pieds. Moi, je nettoie toujours mes souliers quand je pénètre quelque part. Il me semble que c'est la base pour vivre en société: penser aux autres et ne pas laisser ses traces partout. Visiblement, peu de gens pensent comme moi. On devrait les punir pour ça. Et pas qu'un peu!

Comme j'avais une infirmière à mon service, je ne me suis pas gênée pour lui donner quelques directives:

— Hé! Vous pourriez faire attention à ne pas passer dans les flaques d'eau, non!? J'ai pas le goût de salir le bas de mon pantalon, moi!

Évidemment, elle ne m'a pas écoutée et je me suis imaginée en train de lui tordre le cou. Lentement, comme à mon habitude. Elle n'a pas paru remarquer mon air inattentif et, une fois dans la pharmacie, j'ai dû attendre dix bonnes minutes avant qu'on ne vienne me servir.

Service trop long. Humeur des employés à revoir et, pour finir, aucune béquille disponible. Je devrais me rendre dans une autre pharmacie. La dame qui s'occupait de moi a au moins pris

le temps d'appeler la pharmacie qui se trouvait le plus près de chez moi pour s'assurer que je ne ferais pas le trajet pour rien.

Bref, c'était une journée de merde et je ne voyais pas comment elle pourrait s'améliorer. Ensuite, l'infirmière a été claire.

— Vous pouvez pas partir avec le fauteuil roulant. Il appartient à l'hôpital. Va falloir vous en trouver un autre. De toute manière, il pourrait pas entrer dans le coffre du taxi.

Je pense qu'elle n'avait pas eu la note de son patron expliquant que je n'en voulais pas, de son foutu fauteuil ! Elle ne semblait avoir qu'une idée en tête : retourner travailler. Ses autres patients, sûrement plus agréables que moi, l'attendaient.

L'infirmière m'a poussée sur la banquette arrière dès que la voiture est arrivée et ne m'a pas saluée avant de refermer la portière. Je suis certaine de l'avoir entendue marmonner « bon débarras », mais je n'en mettrais pas ma main au feu. Je n'ai pas descendu la vitre pour répliquer quoi que ce soit.

Mon humeur ne s'était pas améliorée depuis mon réveil. J'avais un mal de tête lancinant et une cheville qui m'élançait de plus en plus. J'étais mûre pour une nouvelle dose d'anti-inflammatoires. Mais, pour cela, il me fallait encore atteindre la

pharmacie de mon quartier. Le chauffeur du taxi a parlé sans arrêt et je me serais certainement permis de lui enfoncer un bas dans le fond de la gorge et une lame dans le ventre, si ç'avait pu le faire taire.

Pas moyen... Je devais l'endurer, car j'aurais besoin de son aide pour sortir de la voiture, une fois arrivée à destination.

Il a été au moins assez serviable pour me guider jusqu'au comptoir des ordonnances. Mais il a changé d'air quand je lui ai fait comprendre qu'il n'aurait pas une cenne de pourboire. Comme j'avais un dossier au nom de Béatrice Ross, à cette pharmacie, je n'ai pas attendu longtemps et j'ai pu recevoir des béquilles un peu petites pour moi, mais qui étaient mieux que rien. Avec toute cette histoire, j'avais perdu beaucoup de temps, d'énergie et aussi d'argent, si on calcule que je n'avais pas d'assurance pour rembourser la totalité de mes médicaments. Je commençais à me demander comment je remplirais le réfrigérateur, cette semaine, quand les cadavres, toujours couchés dans le coffre de ma voiture, me sont revenus en mémoire.

Je ne suis pas une grande mangeuse et Charlie se contente de très peu, lui aussi. Surtout ces derniers temps. C'est pourquoi, lorsque je suis sortie de là, en boitant bien sûr, j'avais bon espoir d'arriver à temps chez moi pour préparer le dîner et faire un

peu de ménage avant la venue de ce fichu assistant social. J'ai fouillé dans les poches de ma veste afin d'y reprendre mes clés, mais elles n'y étaient pas.

Je me suis immédiatement inquiétée, car j'ai tendance à les oublier un peu partout. Puis, je me suis rappelé que je les avais cachées dans mon soutien-gorge, la veille. Sauf que je ne les sentais pas plus à cet endroit qu'ailleurs. J'ai alors secoué mon sac à main pour voir si une infirmière les avait mises là, mais le tintement habituel ne s'est pas produit. J'ai commencé à me poser de sérieuses questions. J'étais là, debout en plein milieu du trottoir, à me demander où j'avais pu les ranger, quand une voix s'est élevée dans mon dos.

— Béatrice? Mais qu'est-ce que tu fais là, avec des béquilles?

J'ai grimacé, légèrement impatiente, mais je me suis donné une contenance avant de me tourner vers Colette, la mère d'Henri et propriétaire du dépanneur.

— Mon fils m'avait dit que tu t'étais blessée, mais je pensais pas que c'était si grave! Y paraît que l'ambulance est venue te chercher... Ça va pas mieux?

— T'inquiète pas pour ça, je suis faite forte.

— Ça, c'est certain, a-t-elle acquiescé en me touchant le bras, comme pour confirmer mes dires.

Je suis plus grande que la majorité des femmes, par ici, et beaucoup plus costarde aussi. Je sais que je détonne dans le paysage, mais je n'y peux rien si j'ai cette morphologie, quand même. Je n'ai pas eu le temps d'ajouter quoi que ce soit que, déjà, Colette m'expliquait que son fils avait fait remorquer ma voiture, à sa demande. Après tout, elle occupait une place dans leur stationnement et, comme ils recevaient plusieurs clients par jour, ils ne pouvaient se permettre de laisser les voitures abandonnées là durant plus d'une journée...

Elle m'a balancé tout ça sans cesser une seconde de sourire. Comme si faire remorquer mon auto, alors que je me trouvais aux urgences de l'hôpital, n'était pas un geste totalement dénué de sens moral. Je me suis retenue de lui dire qu'ils auraient pu attendre un jour de plus, mais, à voir son air hypocrite, je me doutais que ça ne servirait à rien, à part à envenimer la situation.

La vache. Elle l'avait fait exprès. Elle n'avait jamais aimé la façon dont son mari me regardait. Surtout quand je portais des jupes. Pas que j'aie réellement de belles jambes. Mes mollets sont beaucoup trop gros et j'ai de la difficulté à trouver

des bottes hautes qui me fassent. Mais, malgré mes rondeurs, j'ai les hanches étroites et je sais que ça peut plaire à certains.

Peu importe, elle avait manifestement agi ainsi pour me faire chier. Ça m'apprendrait à l'aider quand elle voulait organiser une activité caritative! La dernière fois, c'était moi qui m'étais tapé la fournée de petits gâteaux pour tout le monde. Le pire, c'est qu'ils ne s'étaient quasiment pas vendus. Colette a prétexté qu'ils avaient un goût bizarre, mais moi, je sais que c'était sa faute. Cette chipie a répandu une rumeur selon laquelle je les avais achetés déjà tout faits!

Je lui ai retourné son faux sourire et lui ai demandé où se trouvait ma voiture, désormais. Dès qu'elle m'aurait répondu, je n'aurais plus à l'endurer et je pourrais enfin récupérer mes deux cadavres. Par chance, le soleil n'était pas encore sorti et les odeurs mettraient un certain temps à se répandre.

— C'est un des gars de Bernard qui est passé la prendre. Il a dû la mener à son garage. Faudrait t'informer auprès de lui. Moi, j'en sais pas plus...

— Bon... Je te remercie. Je vais aller jeter un coup d'œil là-bas.